

X

Lorsque Candide arriva à Eldorado, il vit dans la rue plusieurs petits garçons qui jouaient avec des palets d'or au lieu de pierres. Ce luxe lui fit croire que c'étaient les enfants du roi, et il ne fut pas médiocrement surpris quand il apprit qu'à Eldorado les palets d'or étaient aussi communs que les cailloux chez nous, et que les écoliers s'en servaient pour jouer. Il est arrivé quelque chose de semblable à un étranger de mes amis quand il vint en Allemagne et qu'il lut pour la première fois des livres allemands. Il s'émerveilla beaucoup sur la richesse d'idées qu'il y trouva; mais il s'aperçut bientôt qu'en Allemagne les idées sont en aussi grand nombre que les palets d'or à Eldorado, et que ces écrivains, qu'il avait pris pour les princes de l'intelligence, n'étaient que des écoliers.

Cette histoire me revient toujours à l'esprit, quand je suis sur le point d'écrire les plus belles réflexions philosophiques sur l'art et sur la vie. Alors je me mets à rire, et garde dans la plume mes idées, ou bien je griffonne à la place un portrait ou quelque figure sur le

papier, et je me persuade qu'une pareille tapisserie est plus profitable en Allemagne, l'Eldorado d'idées plus ou moins oiseuses et parfois d'une dorure intellectuelle très-équivoque.

Sur la tapisserie que je te montre actuellement, cher lecteur, tu revois les figures bien connues de Gumpelino et de son Hirsch Hyacinthe, et si le premier est représenté avec des traits moins décidés, j'espère que tu seras assez pénétrant pour y reconnaître un caractère négatif sans contours trop arrêtés. En procédant d'une manière plus positive, j'aurais pu m'attirer un procès pour cause de diffamation.

La nuit est revenue; sur la table sont deux candélabres avec des bougies allumées; leur éclat se joue sur les cadres d'or des tableaux de saints suspendus aux murs, auxquels la lumière vacillante et les ombres mobiles semblent donner le mouvement de la vie. Au dehors, devant la fenêtre, les noirs cyprès se dressent mystérieusement immobiles dans la clarté argentée de la lune, et dans le lointain résonne une triste chanson à la Vierge en sons entrecoupés, et comme récitée par une voix d'enfant malade. Il règne dans la chambre une chaleur lourde toute particulière; le marquis Cris-

toforo di Gumpelino est assis ou plutôt recouché, avec une négligence d'homme de qualité, sur les coussins du sofa; son noble corps en sueur est encore revêtu du léger domino de soie bleue; il tient dans ses mains un livre relié en maroquin rouge et doré sur tranche, et déclame tout haut et languissamment. Son oeil a en ce moment un certain lustre humide, qui est ordinairement propre aux chats amoureux, et ses joues, y compris même les deux ailes de son nez, ont une légère teinte de pâleur souffrante. Cependant, cher lecteur, cette pâleur peut s'expliquer par la philosophie anthropologique, quand on se souvient que le marquis a avalé, dans la soirée précédente, un plein verre de sel de Glauber.

Hirsch Hyacinthe est accroupi sur le plancher, et, avec un grand morceau de craie, dessine sur le parquet bruni des caractères semblables aux suivants, mais sur une très-grande échelle.

00 — 00 — 00 — 0
 00 — 0 — 0 — 0 —
 — 0 — 00
 — — 0 — 0

Cette besogne semble assez dure pour le petit homme. Essoufflé à chaque courbe décrite par son dos, il murmure avec humeur : — Spondée, trochée, iambique, dactyle, anapeste, et la peste ! Pour donner à ses mouve-

ments plus de liberté, il a ôté son habit rouge, et l'on voit deux petites jambes courtes et modestes dans une culotte collante, et deux bras plus longs et tout amaigris dans l'ample blancheur de manches de chemise flottantes.

Quelles figures baroques faites-vous là ? lui demandai-je après avoir considéré quelque temps ce métier.

— Ce sont des pieds de grandeur naturelle, répondit-il en gémissant ; et moi, pauvre malheureux, il faut que je garde ces pieds dans ma tête, et les mains me font déjà mal de tous les pieds que j'ai dû écrire tout à l'heure. Ce sont les pieds véritables et authentiques de la poésie. Si ce n'était pour mes progrès dans la civilisation, j'enverrais la poésie promener sur tous ses pieds. M. le marquis me donne en ce moment une leçon particulière d'art poétique. M. le marquis lit les vers, et m'explique sur combien de pieds ils vont, et il faut que j'en prenne note, et que je calcule ensuite si chaque poésie a son compte juste.

— Vous nous trouvez en effet, dit le marquis d'un ton emphatique et didactique, dans une occupation de haut lyrisme. Je sais bien, docteur, que vous êtes de ces poètes à idées singulières qui ne veulent pas voir que les pieds sont le principal en poésie. Mais un esprit cultivé et poli n'est charmé que par le poli de la forme, et c'est là ce que nous ne pouvons apprendre que des Grecs et des poètes modernes, qui veulent faire renaître le goût grec, qui pensent à la grecque, sentent à la

grecque et tâchent de communiquer de cette manière leurs sentiments aux hommes.

— M. Gumpel parle quelquefois comme un livre, me dit tout bas Hyacinthe, en pinçant ses lèvres minces, clignotant des yeux avec une satisfaction vaniteuse, et hochant sa curieuse petite tête. Je vous dis, ajouta-t-il un peu plus haut, qu'il parle quelquefois comme un livre; alors il n'est pour ainsi dire plus un homme, mais un être supérieur, et, plus je l'entends, plus je me trouve bête.

— Et que tenez-vous là? demandai-je au marquis.

— Ce sont des perles! répondit-il, et il me présenta le livre.

Au mot de perles, Hyacinthe fit un saut; mais, quand il ne vit qu'un livre, il sourit avec un regard de pitié. Ce collier de perles portait pour titre: Poésies du comte Ramler le jeune, Stuttgart, 1828, chez Cotta.

— Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, me dit le marquis d'un ton plaintif; j'ai été bien agité. Il m'a fallu me lever onze fois, et par bonheur j'avais cette excellente lecture dans laquelle je ne cherchais que l'instruction poétique, et où j'ai puisé des consolations pour la vie réelle. Vous voyez quelle estime j'ai pour ce livre; il n'y manque pas un feuillet, et dans la position où je me trouvais...

— Je suis certain, monsieur le marquis, que tout le monde n'a pas eu les mêmes égards pour ce livre.

— Je vous jure, par Notre-Dame de Lorette, et aussi vrai que je suis un honnête homme, que ces poésies n'ont pas leurs pareilles. J'étais hier, comme vous savez, au désespoir de ce que le destin jaloux me défendait de posséder ma Julia; j'ai lu ces vers, et j'y ai puisé une telle indifférence pour les attachements vulgaires, que j'en vins à rougir de ma douleur amoureuse. La beauté propre à ce poète, c'est qu'il comprend surtout l'amitié. En cela il est plus grand que les autres poètes: il ne flatte pas le goût ordinaire de la foule, et nous guérit de notre fol engouement pour les femmes, qui nous cause tant de maux. O femmes! femmes! celui qui nous délivre de vos liens, celui-là est un bienfaiteur de l'humanité.

.
.
.
.
.
.
.
.
.
.

Je dois rendre au marquis ce témoignage, qu'il récita bien des poésies, soupira aux bons endroits, et fit les mines langoureuses et les coquetteries voulues. Hyacinthe ne manquait pas de répéter les rimes et de colla-

tionner le nombre des pieds. Mais c'était aux odes qu'il donnait le plus d'attention.

— Dans cette partie-là, disait-il, il y a beaucoup plus à apprendre que dans les sonettes et gazeles, vu que dans les odes, les pieds sont imprimés à part en tête, de sorte qu'on peut compter commodément chaque pièce. Tous les poètes devraient bien, comme Ramler le jeune dans ses poésies de vers les plus difficiles, imprimer les pieds en tête, et dire aux gens : — Voyez, je suis un honnête homme; je ne veux pas vous tromper. Ces raies tortues ou droites que je mets au-dessus de chaque poésie, sont comme qui dirait un *conto finto* de chaque morceau, et vous pouvez voir au juste, en comptant, combien de peines il m'a coûtées. Elles sont comme qui dirait l'étiquette de l'aunage attachée à chacune des pièces. Vous pouvez mesurer après moi, et s'il y manque une seule syllabe, vous devez m'appeler un voleur, aussi vrai que je suis un honnête homme. — Mais c'est justement par cet air honnête que le public est encore trompé. C'est quand on voit les pieds écrits au-dessus de la pièce, qu'on se dit : — Je ne veux pas être un homme méfiant. A quoi bon compter après l'auteur? C'est sans doute un honnête homme... — Et puis l'on ne compte pas, et l'on est attrapé. D'ailleurs, peut-on toujours compter? Aujourd'hui nous sommes en Italie, et, là, j'ai le temps d'écrire avec de la craie les pieds sur le plancher, et de collationner chaque ode; mais à Hambourg, où j'ai mon établissement, le temps me manque,

et il faudrait m'en rapporter au comte Ramler le jeune, sans le vérifier, comme on le fait avec des sacs d'argent de la caisse courante, sur lesquels est écrit combien de cent thalers ils renferment. Ils passent cachetés de main en main; chacun se fie à l'autre sur la valeur qui est inscrite; et il y a pourtant des exemples qu'un faînéant, qui n'avait rien à faire, ait ouvert et compté un de ces sacs, et qu'il y ait trouvé quelques thalers de moins. C'est comme cela qu'on peut encore faire beaucoup de friponneries dans la poésie. C'est surtout quand je pense aux sacs d'argent que je me mets en défiance. Car mon beau-frère m'a raconté qu'il y a dans la prison, à Odensee, un certain comte Ramler l'aîné, qui était placé à son poste, et qui ouvrait malhonnêtement les sacs qui lui passaient par les mains, en retirait malhonnêtement de l'argent, et puis les recousait adroitement et les expédiait. Quand on entend parler de pareils tours, on perd confiance dans les hommes, et l'on devient un homme méfiant. Il y a bien de la friponnerie dans le monde, et dans la poésie certainement comme dans les autres métiers..... —

L'honnêteté, continua Hyacinthe pendant que le marquis allait son train de déclamation, sans prendre garde à nous, absorbé qu'il était par le sentiment, l'honnêteté, monsieur le docteur, est la chose principale, et celui qui n'est pas un honnête homme, je le regarde comme un fripon, et celui que je regarde comme un fripon, je n'achète rien de lui, je ne lis rien de lui; bref, je ne fais

aucune affaire avec lui. Je suis un homme, monsieur le docteur, qui ne se vante de rien, mais si je voulais me vanter de quelque chose, je me vanterais de ce que je suis un honnête homme. Je m'en vais vous raconter un beau trait de moi, et vous serez étonné... Je vous dis que vous serez étonné, aussi vrai que je suis un honnête homme. Il y a à Hambourg un homme qui demeure sur le Speers-Ort, et qui est fruitier-épicier. Il s'appelle Bûchette, c'est-à-dire que, moi, je l'appelle Bûchette, parce que nous sommes bons amis, autrement tout le monde l'appelle M. Bûche. Sa femme s'appelle aussi madame Bûche, et elle n'a jamais pu souffrir que son mari jouât dans ma collecte; et quand il voulait jouer chez moi, je ne pouvais pas lui apporter le billet de loterie chez lui. Il me disait toujours, dans la rue: — Hirsch, je veux jouer chez toi tel ou tel numéro; tiens, voilà l'argent. Et je lui disais alors: c'est bon, Bûchette; et je rentrais à la maison, je mettais à part, pour lui, le numéro sous enveloppe, et j'écrivais dessus, en caractères allemands: « Pour le compte de M. Christian-Hinrich Bûche. » — A présent, écoutez et admirez... — C'était par une belle journée de printemps. Les arbres qui entourent la Bourse étaient verts et les zéphyrs agréables, le soleil brillait dans le ciel, et j'étais devant la Banque, à Hambourg. Arrive Bûche, ma Bûchette, qui tenait sous le bras sa grosse madame Bûche, et qui me salue le premier, puis me parle du beau printemps du bon Dieu, fait quelques observations

patriotiques sur la garde nationale, me demande comment vont les affaires ; et moi de lui répondre qu'on a mis, il y a quelques heures, un homme au pilori, et, dans la conversation, il me dit : — J'ai rêvé dans la nuit d'hier que le n° 1538 gagnerait le gros lot. — Et, au même instant, pendant que madame Bûche regarde les statues des empereurs devant la Banque, il me glisse dans la main treize pièces d'or, tous louis au poids. Je crois les sentir encore dans ma main. Et, avant que madame Bûche se retourne, je lui dis : — Bon, Bûchette ! et je m'en vais. Et je vais directement, sans regarder autour de moi, au bureau principal, où je prends le n° 1538, que je mets sous enveloppe aussitôt que je rentre à la maison, et j'écris sur l'enveloppe : « Pour le compte de M. Christian-Hinrich Bûche. » Et que fait Dieu ? Quinze jours après, pour mettre mon honnêteté à l'épreuve, il fait sortir le n° 1538, avec un lot de 50,000 marcs ! Mais que fait alors Hirsch, le même Hirsch qui est devant vous ?... Ce même Hirsch met une belle chemise blanche, une belle cravate blanche, prend un fiacre, va toucher au bureau principal ses 50,000 marcs, et se fait rouler de là au Speers-Ort. Et aussitôt que Bûchette me voit, il me demande : — Hirsch, pourquoi es-tu si beau aujourd'hui ? Moi, je ne lui réponds pas un mot ; mais je mets devant lui, sur la table, un grand sac de surprise plein d'or, et lui dis très-solennellement. — Monsieur Christian-Hinrich Bûche, le n° 1538, que vous avez eu la bonté de mettre

chez moi, a eu le bonheur de gagner le gros lot de 50,000 marcs. J'ai l'honneur de vous présenter l'argent dans ce sac, et je prends la liberté de vous demander une quittance. — Quand Bûchette entend cela, il commence à pleurer; madame Bûche, entendant l'histoire, se met aussi à pleurer; la grosse servante rouge pleure, le garçon de boutique bossu pleure, les enfants pleurent, et moi, homme sensible comme je suis, je ne puis pourtant pas pleurer; mais je commence par tomber en défaillance; ce n'est qu'ensuite que les larmes me coulèrent des yeux comme des ruisseaux, et je pleurai pendant trois heures.

La voix du petit homme tremblait en faisant ce récit. Il tira solennellement de sa poche un petit paquet dont j'ai déjà parlé, développa le taffetas rose fané, et me montra le billet sur lequel Christian-Hinrich Bûche reconnaissait avoir exactement reçu les 50,000 marcs.

— Quand je mourrai, dit Hyacinthe, la larme à l'œil, je veux qu'on enterre cette quittance avec moi, dans ma tombe; et quand j'aurai à rendre là-haut compte de mes actions, le jour du jugement, je m'avancerai avec cette quittance à la main, devant le trône du Tout-Puissant; et lorsque mon mauvais ange aura lu toutes les mauvaises actions que j'ai faites dans ce monde, et que mon bon ange s'apprêtera à lire la liste de mes bonnes actions, je dirai tout tranquillement: — Tais-toi! Je ne demande qu'une chose: cette quittance est-elle en règle? Est-ce bien la signature de Christian-Hinrich

Bûche?... Arrivera alors, en volant, un tout petit ange, qui dira qu'il connaît fort bien la signature de Bûchette, et racontera la miraculeuse histoire de l'honnêteté que j'ai commise un jour. Le Créateur de l'éternité, la science infinie qui sait tout, se souviendra de cette histoire. Il me louera en présence du soleil, de la lune et des étoiles, et calculant sur-le-champ, dans sa tête, qu'après avoir soustrait mes mauvaises actions de 50,000 marcs de probité, il reste encore un *boni* à mon compte, il dira : — Hirsch, je te nomme ange de première classe, et tu porteras des ailes de plumes blanches et rouges.